



HAL
open science

Quand la ligne redevient méridienne

Claude Patriat

► **To cite this version:**

Claude Patriat. Quand la ligne redevient méridienne : La place de l'écrivain dans l'action culturelle universitaire. Maison des écrivains. La langue à l'oeuvre, Les presses du réel, pp.273-276, 2000, Art & Université, 2-84066-049-0. hal-03950463

HAL Id: hal-03950463

<https://hal.science/hal-03950463>

Submitted on 21 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

les presses du réel

LA MAISON
DES
ÉCRIVAINS

Patrick Souchon

Valère Novarina

Dominique Viart

Jean-Marc Lévy-Leblond

Claude Patriat

Leslie Kaplan

Francine Delmer

Patrick Réтали

Allain Glykos

François Bon

Bernard Noël

Jean-Pierre Montier

Jean-Loup Lecoq

la maison des écrivains

la langue à l'œuvre

le temps des écrivains à l'université

Marine Bedel

Didier Plassard

Bernard Noël

Dominique Moncond'huy

Irène Kuhn

Sibylle Muller

Georges-Arthur Goldschmidt

Hélène Bleskine

Nedim Gürsel

Claude Esteban

Christine Angot

Hervé Piekarski

Philippe Raulet

Anne Roche

Catherine Milkovitch-Rioux

Nathalie Vincent-Munnia

Emmanuel Flory

Marie-Claire Bancquart

Vincenette Maigne

Annie Mignard

Gérard Noiret

Yves Boudier

Joël Paubel

Ronald Klapka

Claude Ber

Michel Deguy

Laurent Flieder

Marc Petit

Lise Bois

Jean-Jacques Dupuigrenet Desroussilles

Hervé Royer

Pascale Clermont

Sophie Képès

Jacques Bétillon

Serge Pey

Patrick Houque

Philippe Braz

Michèle Gorenc

Jacques Kériguy

Jean-Luc Pouliquen

Jacques Serena

Jean-Luc Bayard

Catherine Nicolas

Jean-Noël Blanc

Alain Lance

Postface

Quand la ligne redevient méridienne

La place de l'écrivain dans l'action culturelle universitaire

Ah ! Mes amis, quelle affaire ! J'ai vu, de mes yeux lu, des hordes d'écrivains entrer et sortir des universités ! La chose est peu croyable, mais je m'y tiens, et qu'on me rompe les bras, coupe une oreille, crève un œil si j'ai pris mes désirs pour la réalité. J'en croisai plus de deux cent cinquante, de ces hommes de plume. Chacun à sa manière venait pour sacrifier au rite d'enseigner. J'en pris un par la manche, le retins par un bras, afin de lui tirer ce qu'il venait faire là : "*J'éduque, mon bon ami, mais savez-vous seulement ce que c'est qu'éduquer ?*" Sans même attendre de moi une ébauche de réponse, cet illustre poursuit : "*Eduquer, c'est la plus jolie chose au monde, c'est retourner les mots en batifolant dans la culture !*" Il s'en alla gaiement, mais devant mon embarras, il revint sur ses pas. Du même ton d'enjouement, il ajouta : "*Il faut écrire avant que de savoir, de peur de mourir sans avoir écrit.*" Visant un peu plus loin un vieil et docte enseignant hochant du chef, je l'interrogeai derechef. Il me rassura vite : "*Ce ne sont point là des artistes, me dit-il, mais des 'chargés de cours en techniques d'écriture'.*" Quelque peu intrigué par cette qualification que je soupçonnai d'être teintée d'ironie, je posai de nouveau la question à un universitaire plus jeune qui semblait fort bien connaître quelques-uns de ces auteurs : il me confirma que la présence des écrivains dans l'enceinte de l'*Alma Mater* n'était nullement fortuite, mais qu'elle obéissait au contraire à un projet prémédité. On attendait, d'ailleurs, beaucoup d'eux : qu'ils réveillent les masses d'étudiants assoupis par une pédagogie désuète, qu'ils aiguisent l'appétit pour les œuvres du passé, qu'ils donnent par contagion l'envie d'écrire... Perplexe, je continuai d'avancer en méditant gravement sur ce que je venais d'entendre.

Conversation ou conservation

Avisant un troisième personnage, qui devisait joyeusement avec des étudiants, je décidai d'approfondir mon information. Je tombai bien. Il s'avéra qu'il s'agissait du responsable du service culturel de cette université, et qu'il avait contribué à l'organisation de la rencontre. J'appris alors qu'une opération de grande envergure avait été suscitée par une sorte de guilde dénommée "*Maison des écrivains*". A vouloir développer la fréquentation des auteurs vivants, celle-ci avait mesuré la distance opaque qui traçait un fossé entre l'Education et la Culture. D'où cette idée de prendre le public à la racine et de convier des *Amis littéraires* à intervenir dans le cadre de lectures, de résidences, d'ateliers (mot qui fleure bon l'artisanat d'antan) dans les écoles, les collèges et les lycées. Restait l'université, forteresse assiégée par les bruits et les signes d'une cité dont elle a longtemps dédaigné jusqu'au murmure dans ses murs. Pour elle, la "*Maison*" sus nommée a décrété venu le *Temps des écrivains*. Par-delà l'autonomie des établissements, voici donc l'institution universitaire interpellée dans son ensemble et dans tous ses lieux. En cela, il s'agit d'une première :

certes, ici ou là, quelques auteurs imprudents avaient déjà franchi les portes des amphis et troublé le silence de la chaire. L'affaire restait cependant isolée, bien vite recouverte du sable des habitudes. Voir se décliner, de villes en cités, des actions aux formes différentes mais tendant toutes au même but de conversation entre un artiste et des publics en formation, prend valeur d'exemple. Cela donne à l'opération un petit air de famille, l'épaisseur d'une légitimité, la force d'un courant. L'habitude n'est pas encore prise, mais le contact est établi. Il cesse d'être saugrenu. Un œil jeté sur le calendrier, en même temps que j'écris ces lignes, m'amène au bord de la perplexité : aux confins de l'entre-deux-siècles, en France, il ne serait donc pas encore naturel de lier l'éducation et l'art vivant. Alors qu'au demeurant la présence d'artistes dans un lieu investi d'une mission de transmission du savoir devrait être évidente, voilà que l'on persiste à séparer ceux qui fabriquent le patrimoine de ceux qui l'interprètent. On voit bien là la préférence traditionnelle des universitaires pour la conservation de ce qui a été au détriment de la conversation avec les vivants. Pourquoi ce décalage, ce retard, qui fait nous étonner devant ce qui devrait aller de soi ? Car c'est l'absence des auteurs vivants qui devrait surprendre, et non leur présence.

Emotion ou intellect

On peut argumenter sur cette crainte de " l'extrême contemporain ", sur ce besoin de recul des enseignants et des chercheurs : laisser du temps au temps serait la condition de construction des valeurs, de hiérarchisation des propos. Illusion prégnante qui peut satisfaire superficiellement mais qui ne convainc réellement personne. La main du temps n'est pas aveugle, et les œuvres qui, quelques siècles, voire quelques dizaines d'années plus tard, suscitent l'intérêt et la curiosité de la communauté savante ne sont pas là par hasard. Les termes du choix reflètent la société et les images dominantes qu'elle se fait successivement de son expression artistique. Même si elle est dissimulée par la cristallisation du temps, une tension existe en permanence entre l'œuvre et son contexte social. Recourir au témoignage d'artistes contemporains, non seulement ne nuit pas à l'analyse, mais permet de percevoir *in vivo* comment se noue ce mouvement qui va d'une perception individuelle du monde à sa transcription dans une œuvre à prétention universelle. Ce travail-là, présenté de manière sensible, permet de sortir d'une approche purement réceptive, intellectuelle, des œuvres littéraires. Il rend possible une rencontre féconde entre l'émotion et l'intellect. L'université a longtemps chassé le sensible en dehors d'elle. Il ne revient pas pour autant au galop. La fonction d'enseignant y reste pensée à la manière du mécanicien : ce dernier refusera de réparer un véhicule s'il n'est pas immobilisé. De même, l'universitaire n'accepte de se pencher que sur une œuvre ancienne ou pour le moins arrivée de longue date à la cimaise du temps. Il est urgent de lui rappeler qu'on n'attend de lui ni réparation, ni certificat de conformité, mais une compréhension critique, une mise en perspective, une restitution du processus de création dans l'ensemble de ses dimensions. Cela suppose que l'on cesse de considérer l'œuvre comme une totalité close, achevée, et qu'on la prenne pour ce qu'elle est : un objet ouvert, transformable par les lectures que la société et les hommes en font. Ce qui implique qu'on

ne s'interroge pas seulement sur son contenu en soi, mais, simultanément, sur les formes collectives de sa diffusion, individuelles de sa réception. L'œuvre d'art est au cœur d'un processus culturel d'échange qu'elle provoque et éclaire. Lieu de production et de transmission du savoir, l'université a une responsabilité essentielle à tenir dans la mise en lumière des termes de cet échange. Lieu culturel par excellence, elle ne devrait pas oublier que la culture est fondamentalement l'aspect humain du social. Partant, qu'elle évolue constamment entre phénomène objectif (la culture comme chose en soi) et phénomène subjectif (la culture vécue par les individus).

Mais si la mission des universités est bien de restituer, de transmettre cette triple tension individu/société, émotion/intellect, objectivité/subjectivité, il devient nécessaire de transformer et d'élargir les modalités pédagogiques traditionnelles : la vieille logique didactique ne suffira pas à la tâche. L'introduction de la dimension sensible nous amène inévitablement vers une *logique d'action culturelle*, c'est-à-dire vers une implication mêlée d'acteurs à statuts différents et à rôles diversifiés : artistes, enseignants, interprètes, étudiants. C'est la confrontation de leurs interventions qui donnera son épaisseur au processus de sensibilisation. Pareil élargissement place les différents acteurs dans une situation *d'interprétation*. Celle-ci peut être rapidement définie comme une méthode de sensibilisation faisant appel à l'appréhension, c'est-à-dire à *une forme vécue de la connaissance* plutôt qu'à une forme rigoureusement rationnelle. L'interprétation est de l'ordre de l'explicitation, et non de celui de l'explication. En effet, dans son sens le plus simple, l'explication, c'est le fait d'expliquer, de rendre intelligible en faisant connaître les causes ; elle a pour contraire inexplicable. L'explicitation, pour sa part, signifie le fait de rendre explicite, soit d'énoncer formellement, soit encore de dévoiler complètement ; l'explicite a pour contraire l'implicite. Ainsi, dire de l'interprétation qu'elle relève de l'ordre de l'explicitation, c'est faire d'elle un processus de révélation, de dévoilement de sens : elle découvre, en faisant passer de la nuit au jour, de l'obscurité à la lumière. Une opération comme *le Temps des écrivains* nous semble constituer, aussi bien dans son principe directeur que dans ses différentes formes de réalisation, un exemple riche, logique et complet de recours à l'interprétation pour permettre à l'université d'accomplir sa mission de mise en culture. La mobilisation de ressources artistiques, académiques, culturelles, pédagogiques, s'est effectuée aux différents endroits, en s'adaptant à chaque fois aux contraintes du territoire considéré. Par son ampleur, l'opération a valeur pionnière. Par sa richesse, elle atteint à l'exemplarité, en même temps qu'elle contribue enfin à intégrer l'écriture et la lecture dans l'action culturelle universitaire.

Diplôme ou culture

Car d'autres modes d'expression artistique, comme le théâtre et la musique, ont précédé l'écriture contemporaine sur les campus. Différentes actions ont permis d'installer, depuis quelques dizaines d'années, des rapports confiants et durables entre des créateurs, des enseignants et des étudiants. Grâce à la commande publique et au 1 %, les arts plastiques ont eux aussi acquis droit de cité sur les campus. Trop souvent, le livre restait en arrière : c'est qu'en plus de la réticence générale vis-à-vis du contemporain,

une autre résistance entre en jeu. En effet, les murs protégeant l'université de la société ont longtemps été faits de livres : la vie s'avérait plus tranquille regardée au miroir des pages qui mettait une distance rassurante entre l'agitation du monde et l'examen des savoirs. De surcroît, la langue tient une place particulière dans le processus de fabrication et de transmission des connaissances. La langue n'est pas seulement dans l'œuvre, elle est un instrument, un outil indispensable à l'échange et à la formulation. Or, cette *verbalisation inévitable*, que Jean-Marc Lévy-Leblond analyse finement, n'est jamais neutre et n'échappe pas aux interférences idéologiques et sociales. Il y a donc une mauvaise conscience à dévoiler le non-dit, lorsqu'il s'agit de la parole écrite, à distinguer et à confronter l'action culturelle et l'action pédagogique. Pourtant, c'est en surmontant cette peur du risque que l'on parviendra peut-être à mettre les certitudes en question, à renoncer aux évidences aveuglantes d'une science orgueilleuse, à sortir des barrières d'une langue française trop étroitement légitimée par des canons préétablis.

Deux des auteurs de cet ouvrage, Catherine Milkovitch-Rioux et Nathalie Vincent-Munnia, citent une phrase brutale de Valéry : "*Je n'hésite pas à le déclarer, le diplôme est l'ennemi mortel de la culture.*" Le grand mérite de l'opération *le Temps des écrivains* est de contribuer, dans le secteur géométriquement névralgique de l'écriture, à la réduction de l'opposition trop vérifiée, trop entretenue, entre légitimité artistique et légitimité académique. Peut-être, désabusés par une pratique âpre de l'institution, croyez-vous que l'on divague et que l'on confond quelques gouttes d'eau sur la mer avec l'orage d'une révolution. Précisément, le présent livre est là essentiellement pour prouver l'existence de l'initiative et pour en restituer l'architecture : l'histoire n'existe-t-elle pas uniquement par les traces qu'on en laisse ? On aura pu trouver le propos foisonnant souvent, décousu parfois : c'était inévitable, car il s'agissait de restituer les méandres singuliers d'initiatives adaptées à des contextes différents. Le parcours prend la forme d'un labyrinthe. Qu'on ne voie pas dans cette référence aux jeux d'arbres des jardins ou aux pavés des cathédrales une métaphore précieuse. Un examen attentif des mécanismes de toute action culturelle permet de comprendre qu'il n'y a jamais de chemin direct pour aller du public à l'œuvre. Il y a une pluralité de cheminements labyrinthiques, dont les sinuosités particulières conditionnent l'efficacité de la perception. L'opération pourra sembler modeste au regard de la béance qui marque encore aujourd'hui les rapports de l'éducation et de la culture. Mais la modestie même est ici garante d'efficacité. La Bruyère disait déjà : "*La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force et du relief.*" D'ores et déjà, que la langue écrite et parlée ait trouvé place dans le dispositif d'action culturelle universitaire contribue à lui redonner son statut de méridien d'origine : toutes les longitudes culturelles ne finissent-elles pas par s'apprécier, fondamentalement, à l'aune de l'écrit ?

Claude Patriat

Professeur, président d'Art + Université + Culture

Dernier ouvrage paru : *La culture, un besoin d'Etat*, Hachette, 1998.